

14^e dimanche du temps ordinaire - Année B

Frère Giovanni Battista

Livre du prophète Ézékiel 2, 2-5

Psaume 122

2^e lettre de saint Paul apôtre aux Corinthiens 12, 7-10

Évangile selon saint Marc 6, 1-6

Église Saint-Gervais - Saint-Protais, Paris

7 juillet 2024

L'évangile que nous venons d'entendre est assez surprenant et en même temps très réaliste si on le compare, non seulement au reste de l'Évangile, mais aussi à notre propre expérience humaine. « Il n'a jamais été facile de reconnaître Jésus¹ ». Ni de son vivant, ni après plusieurs siècles d'annonce de l'Évangile et de diffusion du christianisme dans le monde. Ni pour les non-croyants, ni même pour ceux qui ont eu une famille et une éducation chrétiennes.

C'est comme si, entre la personne de Jésus et la rencontre que nous pouvons faire de lui, des barrières s'interposaient, de sorte que la véritable image du Christ ne parvient à pénétrer notre capacité de discernement qu'après la disparition de tout une série d'obstacles qui l'empêchent d'être reçue, connue et reconnue telle qu'elle est vraiment.

En méditant cet évangile, on voit bien que connaître, n'importe quelle réalité, ne peut pas être seulement une expérience naturelle, immédiate, spontanée. On vient de le voir, dans cette scène à Nazareth, tout était spontané :

- L'émerveillement, à la découverte de la sagesse des paroles de Jésus : « *Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et ces grands miracles qui se réalisent par ses mains ?* »
- Le questionnement à l'égard de sa personne : « *N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon ?* »
- Et finalement la prise de distance, qui était également spontanée : « *Et ils étaient profondément choqués à son sujet* ».

Qu'est-ce qui a provoqué ce changement, assez impressionnant, de l'émerveillement initial à une méfiance de plus en plus explicite ?

Qu'est-ce qui nous permet de ne pas fuir face à l'autre, mais de l'accueillir tel qu'il est, dans la vérité de son être, dans la sincérité de la rencontre ?

1 A. LOUF, *Seul l'amour suffirait – Commentaires d'Évangile pour l'année B*, Ed. DDB, Paris, 1984, p. 136.

Quelles invitations d'ouverture pouvons-nous accueillir, ou plutôt discerner, à l'intérieur de cette expérience de rencontre de Jésus avec ses proches, qui, avouons-le, a presque totalement échoué ?

De cet échec, on peut néanmoins tirer trois enseignements importants :

1. Le premier concerne notre manière de connaître.

Notre manière de connaître, tout naturellement, et même tout biologiquement, s'appuie sur ce que nous connaissons déjà. Rien de plus naturel. La connaissance se développe en nous grâce à des connexions, des liens, des souvenirs, que nous élaborons presque automatiquement, pour parvenir finalement à produire un jugement. Et tout cela n'est pas mauvais en soi.

Mais il faut néanmoins reconnaître que ce caractère naturel, automatique, de notre manière de connaître, peut parfois être trompeur et nous éloigner de la nature des choses, c'est-à-dire du cœur de la réalité, au lieu de nous y amener. On le voit bien ici : les gens de Nazareth, les proches de Jésus, comme ils l'avaient connu avant sa mission publique, pensaient pouvoir expliquer son nouvel état en le réduisant à leur propre point de vue sur lui. C'était une erreur, comme nous l'avons vu.

Mais on peut en tirer un premier enseignement. Comment pouvons-nous nous ouvrir à une connaissance vraiment nouvelle de ceux qui nous entourent ? En apprenant à **suspendre, pour un instant, notre jugement sur eux**. Voilà un premier exercice important. Face à l'autre, apprendre à laisser l'autre se dire, se manifester, laisser l'autre être ce qu'il est, tout simplement, avant de le ramener à ce que nous connaissons déjà de lui ou de sa culture. Et combien cette nouvelle attitude pourrait renouveler nos relations en famille, en communauté et même à l'égard du Christ ! apprendre à ne pas coller trop vite des étiquettes, mais laisser à l'autre la liberté d'être ce qu'il est.

2. Mais, cela suffit-il pour connaître l'autre, et plus encore pour connaître le Christ ? Suffit-il de ne pas prendre position ? Pouvons-nous rester interminablement dans cet état de non jugement ?

Eh bien non, le non jugement est juste un premier moyen nécessaire, mais non suffisant. Il nous faut aller plus loin.

Comment notre évangile se termine-t-il ? « *Et Jésus s'étonna de leur manque de foi* ». Voilà notre deuxième piste. À quelle foi saint Marc faisait-il allusion ici ? S'agirait-il d'une foi dogmatique, comme si Jésus s'attendait à ce que les habitants de Nazareth le proclament avec une clarté doctrinale, à laquelle l'Église et les apôtres eux-mêmes ne parviendront que graduellement ? Penser cela serait sans doute assez excessif, voire irréaliste. Il est plus probable que Jésus attendait de la part des habitants de Nazareth juste un peu de confiance.

Et c'est là notre deuxième clé pour une véritable connaissance de l'autre. Suspendre le jugement est un préalable nécessaire ; mais **c'est dans la confiance, par la confiance, que nous nous ouvrons vraiment à l'autre**. Et la confiance, c'est plus que laisser l'autre être ce qu'il est. Plus

profondément, la confiance implique déjà un acte de foi dans le fait que l'autre a quelque chose à me donner, à m'apprendre, que sa vie a un sens caché, est comme une parole que Dieu me donne.

Et si cela s'applique au degré maximal au Christ, en tant que Verbe de Dieu, cela reste néanmoins vrai pour chaque homme et chaque femme. Chaque personne que le Seigneur met sur notre chemin est un condensé de sens, une parole qui se livre et que Dieu nous livre pour enrichir, pour orienter notre existence.

Et là on peut voir aussi combien est étroit le lien entre la confiance et la foi. On croit en Dieu, bien sûr, mais cette foi, si elle veut être véritablement foi chrétienne et ecclésiale, doit naître de la rencontre et donc de la confiance à l'égard de ceux qui nous transmettent cette foi. C'est là, d'ailleurs, pour Ratzinger, la différence entre la philosophie et la foi : « Chez le philosophe, la pensée précède la parole. La philosophie est le produit de la réflexion, que l'on essaye *ensuite* de traduire en paroles, [...] La foi, au contraire, se présente à l'homme de l'extérieur ; c'est là sa marque caractéristique. Elle n'est pas une idée personnelle, de moi, mais la parole d'un autre² » accueillie dans la confiance.

3. Donc, le premier moyen pour nous ouvrir à l'autre est de suspendre notre jugement à son égard. Le deuxième est d'accueillir l'autre dans la confiance et par la confiance. Or, si ces deux moyens suffisaient, on pourrait croire que finalement on peut tout connaître de l'autre. Eh bien non. Pourquoi ? Parce que **l'autre demeure un mystère**. Et c'est justement notre troisième moyen pour connaître vraiment : accepter non seulement le mystère de l'autre, mais aussi que l'autre soit un mystère, qu'il ne puisse être complètement connu, complètement accessible. D'ailleurs, c'est la confiance elle-même qui nous amène jusqu'aux portes du mystère de l'autre, car cette confiance nous ouvre à l'autre, sans que nous voulions en avoir la maîtrise ni même la compréhension absolue. Le mystère de l'autre ne peut être ni connu, ni dévoilé, ni possédé. Le mystère peut seulement se donner lui-même librement lorsqu'il se sait aimé.

Et c'est là que nous arrivons à la vraie connaissance : lorsqu'à l'absence de jugement nous ajoutons la confiance et qu'à la confiance nous joignons l'amour. Car, comme l'affirmait un théologien italien, « Seul l'amour connaît³ ». Et lorsque cet amour devient réciproque, c'est-à-dire lorsque le commandement nouveau de Jésus - « *Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres* » (Jn 13,34b) devient réalité dans notre vie, alors notre connaissance n'est plus seulement humaine, mais elle s'ouvre au mystère de Dieu lui-même, qui est présent et qui demeure parmi nous.

2 J. RATZINGER, *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Paris, Mame, 1969, p. 44-45.

3 D. BARSOTTI, *Solo l'amore conosce*, Firenze, Ed. Nerbini, 2016.